

# «Koba» d'Alain Borer

## Une saison en enfer

● par **Edouard Glissant\***

«**K**oba » est un roman passionnant, parce que si l'histoire qu'il conte se situe bien avant notre époque elle l'embrasse pourtant dans ses profondeurs, et parce que, sans cesser jamais d'emporter le lecteur dans son déferlement épique, elle n'en pose pas moins d'inquiétantes questions sur l'actuelle condition des humanités. Koba est un bûcheron géorgien qui s'est imposé à la tête d'une horde de peuples, au début de l'ère occidentale, pour ravager tout ce qu'il connaît qui s'offre à lui ou qu'il découvrira au cours d'une dérive sauvage dans le monde. Il se venge, et ces peuples avec lui, du Déluge qui a détruit son pays, les plateaux de l'Asie centrale, la Géorgie et le Caucase. Les dieux ont fait et envoyé le Déluge, Koba et les siens entreprennent de tuer les dieux, tous les dieux, avérés ou à découvrir, littéralement et dans tous les sens. Inventeur minutieux de monstruosité, accumulateur infatigable d'horreurs et de massacres, le bûcheron veut non seulement détruire les dieux, mais posséder physiquement le secret de leur puissance, toucher de tout son corps la vérité suprême.

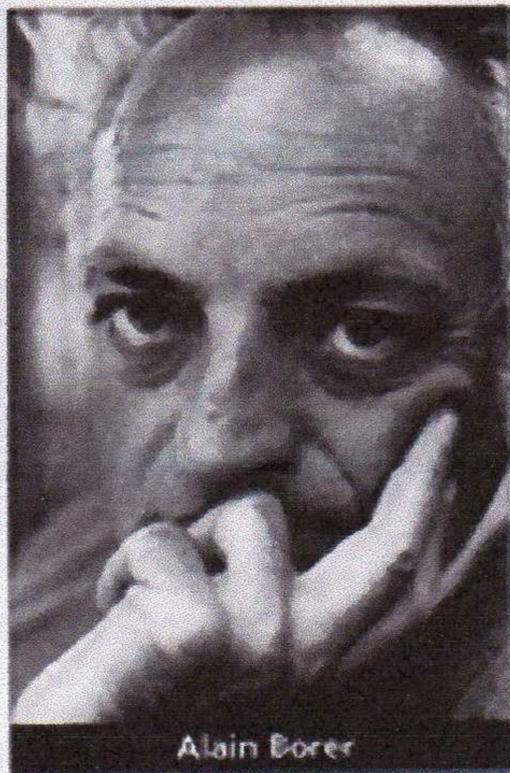
Koba est donc aussi un inspiré, un révolté qui n'admettra jamais que les dieux confisquent à leur profit le secret de l'univers, un visionnaire. Pour lui, tout autant que pour ceux qu'il massacre et torture, absolu et extermination se rencontrent et s'accordent. Au fur et à mesure qu'il extermine les dieux, Koba se divinise. Baal. Koba. Kobaal. Il s'identifie à la tour de Babel avant de la détruire. Kobabel. Et quand enfin il apprend qu'il y a encore d'autres dieux, sur un mont Olympe, il embarque avec ce qui reste de ses peuples, décimés par les excès de leur conquête, par les luttes entre eux, par les auto-destructions suscitées dans l'emportement et l'ivresse. Il se lance à l'aveugle sur cet élément nouveau pour lui : la mer. Car la mer, inconnue, a toujours été présente.

C'est le commencement et la fin, la Vieille et Jeune Méditerranée dont Koba n'a pas cessé de faire le tour. Elle a permis la terreur et elle a élevé l'absolu. Elle a multiplié les merveilles, répandu la diversité en même temps qu'elle supposait à toutes forces une unité sublime et peut-être inatteignable. Nous comprenons que Koba est le balayeur de ses rivages, élu et incontestable. Quand, enfin, vaincu par la tempête et la trahison des siens, il s'enfonce dans l'eau verte et glauque, il descend vers les palais

de Poséidon, dieu des profondeurs et de l'inconscient, pour un recommencement trouble. Il baigne dans le liquide primordial, d'où toute vie jaillit, après tant de désolations.

Dans les limites volontairement contenues du récit, deux cents pages environ, une mesure classique pour tout dire, le plaisir de la lecture est double. D'abord celui qu'on éprouve à consulter les gros livres infinissables, « le Déclin et la chute de l'Empire romain », par exemple, nous connaissons bien cette cadence lente et inépuisable. Puis le bonheur de parcourir les brefs et fulgurants traités de poétique, la poussée ou la fuite des récits fatals, « le Tour d'écras », « Une saison en enfer ».

Les deux rythmes se rencontrent ici, l'histoire de Koba est à la fois lente et terriblement inattendue, répétitive (il semble que les dieux ne diffèrent pas tellement d'un pays à l'autre), mais avec des soudainetés et des découvertes qui saisissent. N'allez pas évoquer Attila, « le fléau de Dieu », ni les autres invasions « barbares » venues par le nord et qui mettront du temps à rejoindre la Méditerranée. Wisigoths ou Ostrogoths, Alamans ou Francs se sédentarisent bientôt, et de toute manière ils n'ont



Alain Borer

été que d'aimables amateurs en matière d'apocalypse, comparés à Koba le chasseur et le dévoreur de dieux. Seuls Koba et ses peuples ont touché l'absolu, ils n'étaient pas faits pour planter l'avoine ou pour engendrer des générations, mais pour sceller, dans cette partie du monde ou plutôt dans ses profondeurs, une empreinte illisible.

Il semble qu'aujourd'hui la dérive sanglante de Koba s'est étendue au loin. Une grande partie des humanités de notre monde ne massacre plus autour d'elle pour tuer les dieux, mais en leur nom, ou au nom d'autres dieux qu'elle s'est créés : la nation, la race, l'idéologie. Celui qui sait entendre les secrets du monde et celui qui résume en lui toute mémoire reviennent, pour rappeler ces constats en forme de lieux communs. Il nous reste que, sur le ton ample qui est la marque de la Grande Dictée, ce livre est une merveille dans la forme, et puisqu'il s'agit de l'existence et du destin des dieux, je le considère pour ce qu'il est du début à la fin : un paradis de littérature. E. G.

« Koba », par Alain Borer, Seuil, 208 p., 16 euros. ■

(\*) Martiniquais, auteur notamment de « la Lézarde » (Renardot 1958), de « Discours antillais » (1981) et du « Traité du Tout-Monde » (1997).